

T H É Â T R E
LE P U B L I C
UN MALIN PLAISIR



PEU IMPORTE

DE MARIUS VON MAYENBURG

PROGRAMME

Création - Petite salle

PEU IMPORTE

DE MARIUS VON MAYENBURG
TRADUCTION ROBIN ORMOND

11.03 > 02.05.26

Avec **Stéphanie Blanchoud** et **Itsik Elbaz**

Mise en scène **Michael Delaunoy**

Assistanat à la mise en scène **Jerry Henning**

Scénographie et costumes **Sofia Dilinos**

Lumière **Laurent Kaye**

Chorégraphie **Johanne Saunier**

Création son **Marc Dautrepoint**

Régie **Aurélien Lauwers** et **Junior Neptune**

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC ET DE L'ENVERS DU THÉÂTRE –
COMPAGNIE MICHAEL DELAUNOY. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT
FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. L'œuvre est représentée dans les pays de langue
française par L'Arche – Agence théâtrale. www.arche-editeur.com

Photos © Gaël Maleux

Remerciements : SOFACOMPANY Bruxelles

Représentations du mardi au samedi à 20h30, sauf les mercredis à 19h00.
Dimanches 22.03 et 19.04 à 17h00.

C'est le soir. Les enfants sont au lit. Une femme et un homme, la quarantaine, se retrouvent après une séparation d'une semaine. Celui qui revient de l'étranger, offre à l'autre un cadeau. À moins que ce ne soit l'autre qui offre le cadeau. Peu importe. Mais le cadeau ne sera pas déballé. Pas tout de suite. Il faudra attendre. Et la nuit sera longue... Souvenons-nous : au lendemain de l'épidémie, un monde nouveau s'offrait à nous, chacun s'accordait à reconnaître la nécessité de se réinventer. Promis juré tout allait changer ! Pourtant, la machine s'est remise en route, elle s'est remise à tourner comme jamais. A nouveau, nous avons épousé le rythme de la machine. Au pas de course.

Les rapports hommes-femmes, où en sommes-nous maintenant ? Peu importe ? Vraiment ? C'est de tout cela dont parle Marius von Mayenburg, l'un des plus grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui. Avec un art ciselé du dialogue et un humour féroce, il parvient à faire osciller avec un ludisme jubilatoire notre point de vue sur chacun des deux.

Avec Itsik Elbaz et Stéphanie Blanchoud, comédiens au diapason, nous auscultons la façon dont la sacro-sainte « valeur travail » s'insinue dans nos vies, jusqu'à y pervertir toute relation et nous faire peu à peu perdre sens, perdre pied... peu importe, c'est jubilatoire !

L'AUTEUR

Marius von Mayenburg



Photo © Birus Kharina

VU

DU MÊME AUTEUR : *Le Moche* (création 2023), mise en scène par Valérie Lemaître et Michelangelo Marchese, avec entre autres Othmane Moumen.

Marius von Mayenburg est né en 1972 à Munich. Il est l'un des auteurs dramatiques germanophones les plus réputés de sa génération. Après des études de littérature médiévale à Munich, il se tourne vers le théâtre et étudie l'écriture scénique à l'Université des arts de Berlin. Pour *Visage de feu*, il obtient le prix Kleist en 1997. L'année suivante la revue *Theater heute* le nomme auteur dramatique de l'année. À la même période commence sa collaboration avec Thomas Ostermeier, d'abord à la Baracke et aujourd'hui à la Schaubühne, où il est auteur associé, metteur en scène et traducteur, notamment de Shakespeare et de Sarah Kane. Marius von Mayenburg y signe ses propres mises en scène avec notamment *Perplexe* en 2010, *Martyr* en 2012 et *Pièce en plastique* en 2015. En mars 2017, il met en scène sa nouvelle traduction de *Roméo et Juliette* au Schauspielhaus Bochum, qui sera suivie de la première de sa pièce *Peng* un mois plus tard, à la Schaubühne. En 2018, il met en scène sa nouvelle pièce *Mars*, qu'il a écrite pour le Schauspiel Frankfurt. En 2021, il écrit une trilogie qui se compose des pièces *Ex*, jouée pour la première fois au Riksteater de Stockholm, *Ellen Babić* et *Egal*. Après la première mondiale d'*Ellen Babić* en 2022, la trilogie complète sera produite par le National Theater Reykjavik en 2023. Le théâtre de Marius von Mayenburg, traduit dans plus de trente langues, est publié à L'Arche. ■





NOTE D'INTENTION

Un monde nouveau ?

Quelle place le travail occupe-t-il aujourd'hui dans nos vies ? Contribue-t-il à notre bonheur ou, au contraire, lui fait-il obstacle ? Quelle incidence réelle exerce-t-il sur notre intimité, sur notre vie de couple, de parents ?

Durant l'épidémie de Covid19, nous avons été nombreux - parmi celles et ceux qui n'avaient pas été trop durement touchés par la maladie ou qui ne consacraient pas leur énergie à sauver des vies - à « débrayer », à adopter un autre rythme. Un rythme qui, par contraste avec celui auquel nous étions habitués, nous apparaissait comme soudainement plus organique, plus juste. Peut-être tout simplement plus humain. Nous devons bien admettre - et au regard de la tragédie qui frappait tant de nos proches, cette pensée avait quelque chose d'indécemment - que cette épidémie constituait peut-être aussi une opportunité...

Au lendemain de l'épidémie, chacun s'accordait à reconnaître la nécessité de ne pas retourner au « monde d'avant ». Nous devons « nous réinventer », accorder plus d'espace dans nos vies à d'autres valeurs que celle du travail triomphant. Des valeurs infiniment précieuses mais fragiles : l'attention, le respect portés à soi-même, aux autres et à nos rythmes intérieurs...

Un monde nouveau s'offrait à nous. Promis juré, tout allait changer !

Après quoi, la machine s'est remise à tourner. D'abord imperceptiblement. Et puis de plus en plus vite. Comme un manège ivre. Et sans même nous en rendre compte, nous avons épousé à nouveau le rythme de la machine. Au pas de course. Jusqu'à en piétiner nos merveilleuses résolutions de la veille.

C'est de tout cela dont nous parle dans *Peu importe* l'Allemand Marius von Mayenburg, un des plus grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui.

L'argument de départ est aussi dépouillé, aussi simple en apparence que le titre de la pièce. C'est dimanche soir. Les enfants sont au lit. Simone et Erik, la quarantaine, se retrouvent après une séparation d'une semaine due à un impératif professionnel. Celui qui revient de l'étranger, offre à l'autre un cadeau. Mais le cadeau n'est pas déballé. Pas tout de suite. Il faudra attendre. Et la nuit sera longue...

Avec une remarquable économie de moyens, un art ciselé du dialogue et un humour féroce, von Mayenburg ausculte la façon dont la sacrosainte « valeur travail » s'insinue au plus profond de nous-même, générant nervosité, angoisse et frustration, fissurant nos idéaux - y compris ceux relatifs au partage des tâches au sein du couple -, pervertissant la qualité de notre relation à l'autre, jusqu'à nous faire peu à peu perdre sens, perdre pied...

Par un procédé dramaturgique aussi simple et ingénieux que l'œuf de Colomb, l'auteur parvient à faire osciller avec un ludisme jubilatoire notre point de vue sur chacun des deux personnages, jouant de leurs genres et de leurs fonctions professionnelles (l'un travaille comme ingénieur dans le domaine du sport automobile, l'autre dans celui de la traduction et de l'édition)...

Peu importe réclame de ses interprètes une forme de virtuosité alliée à un engagement émotionnel pleinement sincère. Stéphanie Blanchoud et Itsik Elbaz - que les spectatrices et spectateurs du Public connaissent bien mais qui jouent ensemble pour la première fois - plongent dans cette matière exigeante avec le magnétisme et la passion qui les caractérisent.

■ Michael Delaunoy

INTERVIEW RAPIDO

Michael Delaunoy

Après *Yes, peut-être* de Marguerite Duras, *Andromaque* de Racine, te voilà au Public avec la mise en scène de *Peu importe* de Marius von Mayenburg. Quel est pour toi le chemin entre ces trois œuvres ?

Malgré le fait qu'elles aient été écrites à des époques et dans des contextes fortement contrastés (*Andromaque* date de 1667, *Yes, peut-être* de 1968 et *Peu importe* a été écrite très récemment), ce sont des œuvres exigeantes, qui explorent l'être humain dans ses ambivalences, ses contradictions. Les deux premières pièces se situent après une guerre terrible : celle de Troie chez Racine, une guerre nucléaire chez Duras. Chez von Mayenburg, il ne s'agit pas de guerre à proprement parler, mais de quelque chose qui ravage les êtres d'une autre manière, plus pernicieuse : le monde impitoyable du travail et sa capacité à briser les êtres jusque dans leur intimité.

Même si elles sont très différentes dans l'écriture, le travail de la langue est extrêmement présent dans ces trois pièces. Quel est ton rapport aux mots. Écrits, et qui doivent être dits ?

Ces trois œuvres entretiennent en effet un rapport particulier au langage. Dans *Yes, peut-être*, Duras invente une langue pauvre en apparence, faite de peu de mots dont de nombreux néologismes, comme si ce langage disloqué portait la trace de la récente catastrophe nucléaire. La langue de Racine est en revanche très articulée, alternant longues périodes rhétoriques et phrases courtes, multipliant les figures de styles. Elle s'inscrit dans la perspective de l'art oratoire du XVII^e siècle français qui voit le langage s'apparenter à une arme de précision, que ce soit pour convaincre, dominer ou séduire. La langue de *Peu importe* est faite de multiples hésitations, de suites de

répliques brèves alternant avec des tirades logorrhéiques. Le langage est ici essentiellement le lieu de multiples malentendus. Simone et Erik se parlent énormément, ne cessent de vouloir se faire comprendre et de s'accorder, mais le rapport différent qu'ils entretiennent au langage (l'un est ingénieur, l'autre traducteur littéraire) suscite de nombreuses frictions, le langage de l'un étant souvent d'ordre opératoire, issu du monde de l'entreprise, celui de l'autre d'ordre plus allusif, analogique, issu de la littérature.

Quand tu t'attaques à des textes, ton angle d'approche est-il toujours le même ?

Oui et non. Il s'agit toujours de comprendre comment fonctionne un texte. Ce qu'il met en jeu. Et à partir de là d'inventer un vocabulaire de travail commun avec l'équipe du spectacle. Mais le type de matériau peut requérir des approches différentes, voire spécifiques. Par exemple, on n'aborde pas un texte de Racine sans s'être posé la question de la diction de l'alexandrin.

As-tu un coup de cœur, récent ou plus ancien que tu aimerais partager ?

Un coup de cœur littéraire. Une autrice belge que je trouve absolument extraordinaire mais qui est aujourd'hui quasiment tombée dans l'oubli. Il s'agit de Nelly Kristink (1911-1995). Elle était institutrice dans le petit village de Chevron, en Ardenne liégeoise, une région qui m'est chère. On a dit qu'elle était à l'Ardenne ce que Marie Gevers était à la Flandre. Elle a remporté le Prix Rossel en 1948 avec *Le Renard à l'anneau d'or* (réédité chez Weyrich). Un formidable roman, tout comme *La Rose et le Rosier*, réédité chez Espace Nord. ■



6 ans après, quelles conséquences du Covid sur le monde du travail ?

Il y a six ans commençait le premier confinement, ordonné pour faire face à la pandémie de covid-19. Les mesures d'exception dureront deux ans, et si la maladie est toujours là, les restrictions sanitaires semblent loin derrière nous. Pourtant, la pandémie et les confinements ont conduit à des changements dans le monde du travail qui se font encore sentir cinq ans après. Le cabinet de recrutement Robert Half a publié une synthèse mettant en avant « Les 5 impacts majeurs dans le monde du travail » de la pandémie. La forte progression du télétravail est bien sûr le changement le plus visible, mais il est loin d'être le seul. La fondation Jean Jaurès a également sorti une étude sur l'évolution du rapport au travail depuis la pandémie, « Rapport au travail, vers une contre-révolution ? ».

Le rapport de force entre employeurs et salariés a évolué

C'est le premier enseignement de l'étude de Robert Half. Après la crise sanitaire, « la reprise économique explosive et le phénomène de 'grand mercato' ont subitement créé une demande élevée de recrutements du côté des employeurs ». Les salariés ont donc gagné en pouvoir de négociation. « Ce bouleversement du rapport de force a créé un changement radical dans les

attentes des talents. Au-delà de la rémunération, la flexibilité et l'équilibre de vie sont désormais des critères incontournables », assure le cabinet, même si le ralentissement des recrutements et la hausse du chômage ces derniers mois conduit à un rééquilibrage.

De son côté, la Fondation Jean Jaurès note que les changements liés à la pandémie « proviennent, pour une fois, des actifs eux-mêmes. Il s'agit en effet d'une 'révolution par le bas' et il revient aux employeurs de s'y adapter, surtout dans un contexte marqué par des difficultés de recrutement qui persistent dans certains secteurs d'activité ». La crise sanitaire a aussi développé, selon l'institut, « un nouvel état d'esprit qui se caractérise par une plus grande appétence au changement à condition qu'il soit choisi et non subi. [...] Si la conjoncture actuelle plus morose est susceptible d'atténuer l'aspiration au changement, plusieurs indicateurs montrent qu'elle demeure largement présente à l'esprit, notamment chez les cadres ».

La quête de sens dans le travail prend toujours plus d'ampleur

Le ralentissement économique durant les différents confinements a accéléré « une profonde remise en question chez les salariés, et

la volonté de donner un réel sens à son quotidien de travail est plus forte que jamais », selon Robert Half. Ainsi, 44 % des salariés se disent en 2024 plus exigeants que l'année précédente en matière de sens au travail (Etude Robert Half « Ce que veulent les candidats » 2024). C'est le troisième critère cité, derrière le salaire et l'équilibre vie professionnelle et personnelle, et il fait pour la première fois son entrée dans le top 3.

Cette quête de sens s'intègre selon la Fondation Jean Jaurès dans un ensemble d'attentes de la part des salariés qui sont de plus en plus de nature individuelle : « gagner de l'argent et, quand on le peut, s'épanouir », et de moins en moins de nature « statuaire comme trouver sa place dans la société. En résumé, le travail est désormais perçu comme un moyen plus que comme une fin ».

Cette évolution des attentes vis-à-vis du travail s'accompagne d'ailleurs d'un changement du rapport au travail, toujours important, mais moins primordial. Or, « si cette prise de distance, qui est loin de s'apparenter à son rejet ou à une paresse subite, n'est pas évidente à intégrer, c'est aussi parce que la valeur travail a souvent été placée au cœur de débats philosophiques et politiques ». Pour autant, si le travail est moins central, le manque de reconnaissance qu'il est censé apporter engendre plus de frustration. « Des comparaisons internationales ont montré que le manque de reconnaissance du travail à sa juste valeur, loin de se limiter aux revenus, fait figure de talon d'Achille de la culture managériale française », ajoute la fondation.

L'équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle est plus que jamais un enjeu

« Le télétravail massif imposé par la crise a bouleversé l'équilibre entre vie professionnelle et personnelle », assure Robert Half. Les salariés cherchent donc à rétablir une frontière entre leur vie privée et leur travail. Selon le cabinet de recrutement, en 2024, « 53 % des travailleurs affirment que cet équilibre est la raison principale pour laquelle ils resteraient dans leur entreprise,

et « 51 % des salariés sont plus exigeants que l'année passée sur ce critère » (Etude Robert Half « Ce que veulent les candidats » 2024).

Bien cadré, le télétravail peut y aider. C'est d'ailleurs désormais une attente pour les salariés dont le poste est compatible, notamment les cadres. Au-delà du télétravail, qui ne reste envisageable que pour une grosse minorité de postes, la crise sanitaire a entraîné une remise en question des priorités individuelles, note le cabinet de recrutement, avec « une exigence accrue pour la flexibilité au travail. Les modèles hybrides et les droits à la déconnexion sont désormais des acquis incontournables. Les besoins de bien-être, de souplesse et d'autonomie ne cessent d'augmenter, et les entreprises doivent impérativement repenser leurs pratiques pour s'adapter ».

Cependant, note la Fondation Jean Jaurès, « depuis quelques mois, une petite musique se fait entendre autour de la nécessité de faire revenir les effectifs concernés sur site ». Mais si le nombre de jours de télétravail a légèrement diminué depuis 2022, « il n'y a toutefois pas (encore) de remise en question générale du télétravail en France ». 70% des dirigeants y voient davantage un progrès qu'une régression. « Les rétropédalages proviennent surtout d'entreprises qui s'étaient montrées les plus audacieuses en accordant une majorité de jours en télétravail ».

Le télétravail a aussi un effet sur l'équilibre au sein des foyers. L'économiste Claudia Senik, directrice de l'Observatoire du bien-être (Cepremap), explique ainsi dans une tribune du Monde que le télétravail durant les confinements a accentué l'inégalité de répartition des tâches domestiques entre femmes et hommes. Mais son impact est désormais inverse : les femmes qui télétravaillent font un peu moins de tâches ménagères, tandis que les hommes qui télétravaillent en font un peu plus.

La transformation numérique s'accélère

La crise sanitaire, en imposant le travail à distance, a accéléré le déploiement de solutions

permettant de travailler à distance et ensemble, les applications de visioconférence et de chat en tête. Selon le cabinet de recrutement, « l'utilisation de ces outils a créé un nouveau rapport au temps, plus fragmenté, mais aussi une recherche de productivité accrue ».

D'après Robert Half, le déploiement de l'intelligence artificielle générative en entreprise s'inscrit dans ce contexte. Selon son guide des salaires 2025, 34% des employeurs encouragent l'utilisation de l'IA générative par leurs salariés dans le but d'augmenter la productivité. Mais moins de la moitié (43%) des salariés interrogés voient un impact positif dans cette technologie : il s'agit de ceux qui considèrent que leurs compétences seront toujours demandées à l'avenir. Une grosse moitié (53%) est prête à suivre une formation pour évoluer vers un nouveau poste si leur travail était partiellement automatisé ou que leur employeur leur demandait de changer de rôle et d'acquérir de nouvelles compétences.

Les nouvelles générations demandent un changement dans les fonctions managériales

Lors de la pandémie, les managers ont dû s'adapter en catastrophe pour animer leurs équipes sans pouvoir se rencontrer, les suivre à distance, s'assurer de leur productivité. De retour de confinement, ils ont dû s'habituer à gérer des équipes en travail hybride, avec certaines personnes sur site, d'autres à distance, parfois sur d'autres fuseaux horaires. Ils doivent désormais faire face en même temps à une pression accrue de la part de leur hiérarchie et à des attentes fortes de leurs équipes sur le bien-être au travail et la flexibilité.

C'est l'une des raisons qui font que le management, depuis quelques années déjà, n'est plus vu comme une nécessité dans une carrière. Robert Half note ainsi que « les salariés, en particulier les plus jeunes, refusent de plus en plus les promotions vers des postes managériaux au profit d'une spécialisation dans leur domaine d'expertise. Loin d'un manque d'ambition,

il s'agit davantage d'une nouvelle façon de penser son évolution et sa carrière au sein de l'entreprise ». La mobilité interne devient ainsi un levier de motivation et de fidélisation sans qu'il y ait nécessairement de passage à un poste de management à la clé. Pour autant, les entreprises doivent « réinventer la manière dont elles accompagnent et soutiennent leurs managers ».

Cela n'est pas encore chose faite. Selon une enquête récente publiée par la CFE-CGC, rapporte la Fondation Jean Jaurès, « un cadre sur cinq estime travailler dans une organisation qui ne fait pas confiance aux salariés lorsqu'ils travaillent à distance. Dans la même enquête, plus de quatre managers sur dix déclarent ne pas avoir été suffisamment formés pour animer leur équipe à distance. Et parmi les managers qui ressentent de l'anxiété, un des motifs d'explication porte sur le contrôle à tous les étages qui se traduit par une perception accrue d'être surveillés et de devoir contrôler leurs collaborateurs ».

■ Source : www.cadreemploi.fr, mars 2025



COUP D'OEIL DANS LE RÉTRO

Égalité entre les femmes et les hommes.

IL SUFFIT DE PAS GRAND-CHOSE POUR QUE LES INÉGALITÉS ENTRE HOMMES ET FEMMES SE RÉPARTISSENT À LA HAUSSE. ET SINGULIÈREMENT DANS LE DOMAINE DOMESTIQUE ET DE LA GARDE D'ENFANT.

Acte 1 : premier confinement

Pour rappel, les écoles et les crèches sont fermées, le travail scolaire se déroule à domicile, 98% des parents jardinent leurs enfants à la maison. 6 parents sur 10 télétravaillent. À la fois au four et au moulin, ces parents sont aussi insatisfaits de leur travail que de leur relation avec leurs enfants. Le travail domestique est invisibilisé : il n'a pas de valeur économique. Cela se traduit de manière très forte, l'impression que j'en garde : s'occuper des enfants, ça n'existe pas pour le Conseil National de Sécurité qui prend les décisions à l'époque. Alors que l'on instaurait le chômage temporaire pour les entreprises, rien n'est mis en place pour les parents. Contrairement à d'autres pays européens qui mettaient en place des dispositifs, certes perfectibles, mais qui avaient le mérite d'exister.

Et alors ? Le problème, c'est que la répartition

des tâches ménagères et des soins aux enfants est très inégalitaire dans toutes les configurations de couples, même lorsque la femme travaille et l'homme pas. En temps normal, le travail domestique, de soins et d'éducation repose à 60% sur les femmes et 40% sur les hommes. La pandémie a augmenté les inégalités dans le couple. Le travail familial a cru de vingt heures environ par semaine : douze heures pour les femmes contre seulement huit heures pour les hommes.

Acte 2 : le déconfinement

Les crèches s'ouvrent, les écoles aussi pour un petit nombre d'enfants, le travail reprend en présentiel. Enfin, le congé parental corona est mis en place. Ce dispositif imaginé par la Ligue des familles pour le confinement arrive finalement au moment du déconfinement. Il souffre de graves lacunes : il nécessite l'accord de l'employeur, est très mal rémunéré et ne peut se prendre qu'à temps partiel.

À l'analyse, le congé parental corona affiche la même répartition entre les femmes et les hommes que le congé parental ordinaire lors des mois de mai et juin : il est pris par deux niveaux de femmes. Ensuite, la part des femmes ne cesse d'augmenter pour atteindre 75% au mois de septembre. Vu qu'elles gagnent souvent moins que les hommes, c'est le salaire des femmes qui est sacrifié afin d'assurer la garde des enfants.

Acte 3 : deuxième vague et mesures sur la durée

Depuis octobre, les écoles sont en code rouge, les cours sont en distanciel pour les grands ados et dans l'enseignement supérieur. Des crèches et des écoles ferment suivant les mises en quarantaine. L'extrascolaire est sacrifié pour les adolescents. Le congé parental corona devient un accès au chômage temporaire pour cause de fermeture de classes/crèches, puis pour quarantaine d'enfants. La situation reste difficile en cas d'enfant malade, puisque 3 parents sur 4 n'ont pas droit à des congés enfant malade rémunérés. Une difficulté en tout temps, mais plus encore en cette période de crise : d'après les témoignages qui nous remontent des parents, les bébés sont plus rapidement évincés des crèches qu'avant par exemple.

Comme l'ont encore montré les mesures prises récemment pour restreindre les loisirs des moins de 13 ans, la crise a comme impact direct une augmentation de l'imprévisibilité pour les familles. 8% des stages de carnaval ont été annulés suite à ces mesures, laissant les familles se débrouiller comme elles peuvent. Cette incertitude peut difficilement être contrée par le baby-sitting ou l'habituel recours aux grands-parents. Cette imprévisibilité se rajoute à la charge mentale des mamans, principaux dépositaires des traces de garde d'enfant.

Les femmes au cœur de la crise

Au niveau de la monoparentalité, nous avons constaté de nombreuses difficultés. Être une famille monoparentale, c'est tout faire et assumer seul-e. Habituellement, c'est tout un réseau qui est en place autour de ces familles, ce qui n'est plus possible avec la bulle de un. Ou, plus de 80% des ménages monoparentaux ont à leur tête une femme. Malgré l'appel de la Ligue des familles et de ses partenaires, le Comité de concertation est resté sourd à la demande que ces familles bénéficient du même traitement que les isolés : une bulle de contact de deux personnes.

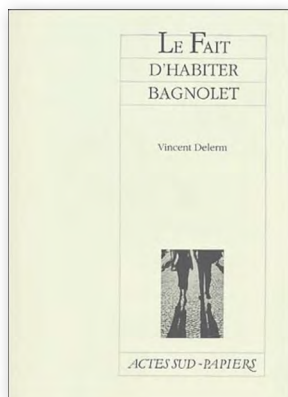
On le voit, la crise a été dure pour toutes les familles et les femmes ont pris plus que leur part. D'après notre Baromètre des parents, 7 parents sur 10 ne se sont pas sentis soutenus par le monde politique. Le Covid a détricoté le réseau de soutien aux familles, principalement l'entraide entre femmes. S'absenter du travail reste une réalité principalement pour les femmes, que ce soit pour un congé parental, une mise en quarantaine des enfants ou encore lorsque les enfants sont malades.

■ Source : www.liguedesfamilles.be, Christophe Cocu, mars 2021



À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

POINTS DE VUE SUR LE COUPLE



Le fait d'habiter Bagnole

Vincent Delerm, EDITIONS ACTES SUD

Dans moins d'une heure, en sortant de ce restaurant, ils s'embrasseront sur le trottoir, boulevard Exelmans. Ce sont les derniers instants Avant le rapprochement des visages Avant la nuit et le plafond blanc de la chambre. Il a commandé une Paysanne, elle a choisi la formule Fraîcheur. Ce sont des crudités, c'est plutôt bien présenté. Voilà où nous en sommes.

N'y a-t-il pas d'amour heureux

Guy Corneau, EDITIONS J'AI LU

Rien n'est plus complexe que l'amour et la vie à deux ! Nous sommes souvent dominés par l'égoïsme, la peur, la dépendance, la colère... Les relations parents-enfants conditionnent directement nos choix affectifs, soit parce que nous recherchons un modèle, soit parce que nous le fuyons. Guy Corneau nous apprend tout simplement que pour aimer l'autre, nous devons commencer par nous réconcilier avec nous-même. Prendre conscience de nos blessures et en guérir. Alors seulement nous pourrions recevoir et donner, et connaître un amour harmonieux.

Couples

John Updike, EDITIONS FOLIO

- Quel mal faisons-nous ? demanda Frank... - Il leur cria à tous : - Faisons ça tous dans la même pièce ! Couvrez ma brebis blanche, je veux la voir hennir !
Harold poussa du nez un soupir délicat.
- Tu vois, dit-il à Janet. Tu as rendu ton mari fou avec ta frigidité. Je commence à avoir la migraine.
- Humanisons-nous les uns les autres, supplia Frank.
Tarbox, petite ville située entre les marais salants et les grands réseaux routiers des environs de

Boston, préserve soigneusement une façade de rusticité et de charme vieillot. La bonne société y mène sans drame ses jeux plus ou moins innocents. Freddy Thorne, dentiste, Matt et Piet, associés dans les affaires immobilières, travaillent à Tarbox ; leurs amis, Frank, Roger et Harold, évoluent dans les milieux financiers et universitaires de Boston ; leurs épouses s'emploient à organiser les divertissements. De réception en réception, des liens particuliers s'établissent dans ce cercle d'amis, où les couples semblent partager une curiosité malsaine pour la vie intime des autres. Peu à peu, l'auteur nous révèle la profonde insatisfaction sentimentale et sexuelle de ces couples pour qui de brèves et discrètes aventures sont les seules évasions possibles. L'adultère de fait ou d'intention est la règle générale à Tarbox. Foxy Whitman et son mari Ken, installés dans cette petite ville depuis peu, n'y échapperont pas. Foxy prend la place de Georgene auprès de Piet, mais cette fois, les deux amants se trouvent pris à leur propre jeu.

Un amour suspendu

Pilar Pujadas et Luc Peiffer, KENNES EDITIONS

Ils ne se connaissent pas. Ils ne se sont jamais vus. Elle, vexée et affligée par le manque d'investissement de son compagnon dans leur vie de couple, vient de mettre fin brutalement à leur histoire. Lui, se reprochant d'être froid et de manquer de sensibilité, craint plus que tout de ne jamais parvenir à tomber amoureux.
Les désarrois de nos deux héros vont se rencontrer le long d'une plage. Côte à côte, au cours de la longue promenade en huis clos qu'ils entament, ils vont imaginer une nouvelle vie ensemble pour tordre le cou à la précédente. Tout le long, sans jamais se toucher ni même connaître leurs prénoms respectifs, ils donneront libre cours à leur imagination et vivront une histoire de couple inventée de toutes pièces. Une histoire bien remplie qui ne manquera pas de rebondissements. Mais où ce jeu de dupes peut-il mener ? Pourront-ils passer de la fiction à la réalité ?

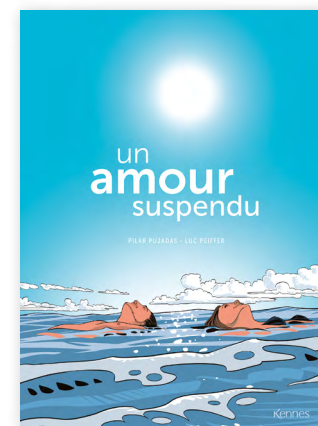
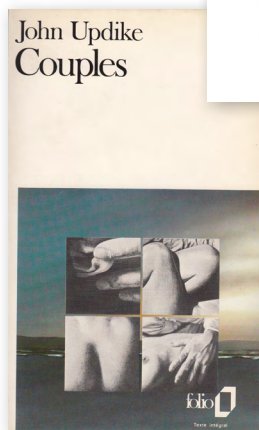
LIBRAIRIE
LE PUBLIC
filigranes

FAITES DURER LE PLAISIR,
ENTREZ DANS LA LIBRAIRIE

Ouverte avant et après les spectacles, une librairie s'est installée dans votre théâtre. Elle vous propose des coins de lectures amusants, de petits espaces dédiés à la littérature : le boudoir aux romans, le commissariat des polars, la table en formica de la cuisine, les lumières vintage, les romans graphiques, les sièges de Boucle d'or dans l'espace jeunesse, les fauteuils rouges du théâtre, évidemment....

Et comme toutes les librairies, nous vous proposons un service de commandes. Anticipez votre venue, et vos ouvrages vous attendront quand vous viendrez au spectacle.

www.theatrepublic.be/librairie



À VOIR EN CE MOMENT



PRIMA FACIE

DE SUZIE MILLER

09.03 > 11.04.26 Reprise - Grande Salle

Acte 1 : Tessa, avocate pénaliste de haut vol, la meilleure du cabinet, nous raconte comment, grâce à sa connaissance de la machine judiciaire, elle parvient à défendre les auteurs d'agressions sexuelles et à les faire acquitter.

Acte 2 : Une nuit, Tessa est violée par un collègue du barreau qu'elle appréciait. Meurtrie dans sa dignité et dans sa chair, elle se trouve à la place de celles dont elle n'a jusqu'ici pas tenu compte.

Acte 3 : Commence alors son combat sans relâche pour que les victimes ne soient plus punies deux fois. D'abord agressées, puis traitées comme des accusées, obligées de se défendre.

Sa connaissance de la machine judiciaire lui permet d'identifier et de dénoncer la source du problème : les lois censées protéger les femmes, ont été édictées par des hommes et leur sont favorables. Le système judiciaire est régulé par la mainmise masculine.

Mise en scène **David Leclercq**
Avec **Mathilde Rault**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES - DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. Suzie Miller est représentée en Europe francophone par MCR, Marie Cécile Renaud en accord avec The Agency (London) Ltd 24 Pottery Lane, London W11 4LZ info@theagency.co.uk qui a autorisé cette production. Photo © Gaël Maleux

MAX GERICKE OU PAREILLE AU MÊME

DE MANFRED KARGE

10.03 > 04.04.26 Reprise - Salle des Voûtes

Les apparences sont trompeuses... Personne ne sait que Max est mort, alors, pour survivre, Ella, sa femme, coupe ses cheveux, se glisse dans les vêtements de Max, et prend sa place dans l'entreprise : il était grutier !

La voilà travestie par obligation. Mais dans une période de crise économique, si elle veut continuer à toucher la paye, elle n'a trouvé que ce plan-là. La voilà prisonnière de son apparence, la tromperie va devenir sa réalité.

Ella va devenir Max, et sa vie va se résumer désormais à cela : s'assurer que tout le monde le croit et le voit. Max est donc un homme qui est une femme qui joue un homme. Et Anne Sylvain sera cette comédienne qui sera cette femme qui joue à devenir un homme... Les apparences sont décidément trompeuses !

Mise en scène **Jeanne Kacenelenbogen**
Avec **Anne Sylvain**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES - DIRECTION DU THÉÂTRE. La pièce « Max Gericke ou pareille au même » de Manfred Karge (Traduction Michel Bataillon) est représentée par L'Arche - Agence théâtrale. www.arche-editeur.com Photo © Gaël Maleux

PROCHAINEMENT



LE TREMBLEMENT DU MONDE

D'APRÈS L'OEUVRE D'ÉDOUARD GLISSANT

08.04 > 02.05.26 Création - Salle des Voûtes

Édouard Glissant, l'auteur, est multiple. Artisan du "Tout-Monde", poète, philosophe, romancier, pédagogue, inventeur d'imaginaires... Prix Renaudot en 1958, décédé en 2011, l'écrivain martiniquais (mais aussi japonais, new-yorkais, carthaginois...) laisse à l'humanité une œuvre colossale et une pensée révolutionnaire. En rupture avec les universalismes européens, et parce qu'il n'y a qu'un Monde, il propose de choisir la "mondialité", de choisir le divers, le cosmopolite.

Ce spectacle est comme une pensée en action, entre oratorio musical et stand up politique, qui explore et rend proche une pensée qui tourne résolument le dos aux replis identitaires et nationalistes. À l'opposé de l'abjection des discours autoritaires, sexistes et racistes, voici un spectacle qui rassure, tranquillise. Une proposition de réconciliation et de cohabitation pacifique à tous les humains de bonne volonté.

Conception, mise en scène et scénographie
Etienne Minoungou Regard extérieur **Aristide Tarnagda** Avec **Etienne Minoungou** Musiciens
Katrine Suwalski et **Simon Winsé**

UNE PRODUCTION DE VENTDEBOUT ASBL. EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE DE LIÈGE, LE THÉÂTRE LE PUBLIC, LE FESTIVAL « LES RENCONTRES À L'ECHELLE », L'INSTITUT FRANÇAIS, ET LA CTIF ... Photo © Gaël Maleux



BIG MOTHER

DE MÉLODY MOUREY

12.05 > 27.06.26 Création - Grande Salle

Un thriller politico-journalistique captivant sur la manipulation de masse à l'heure du big data.

Alors qu'un scandale éclabousse le Président des États-Unis et agite la rédaction du New York Investigation, la journaliste Julia Robinson voit sa vie vaciller quand elle croit reconnaître sur le banc des accusés son compagnon mort quatre ans auparavant. Afin d'élucider ce mystère, elle et son équipe vont être confrontées à un programme de manipulation de masse d'une ampleur inédite. Ensemble, ils vont devoir mettre de côté leurs différends pour pouvoir mettre au jour le plus gros scandale depuis l'affaire du Watergate. La démocratie est en péril. Leur vie aussi.

Mené tambour battant, ce récit incroyable et magnifiquement documenté (Cambridge Analytica qui a favorisé l'élection de Donald Trump, n'est pas loin) explore les dangers du big data qui gangrènent nos démocraties.

Mise en scène **Mélody Mourey**
Avec **Salomé Crickx**, **Itsik Elbaz**, **Tiphanie Lefrançois**, **Nabil Missoumi**, **Laurence Oltuski** et **Jérémie Petrus**

UNE CESSIEN EN ACCORD AVEC LE THÉÂTRE DES BÉLIERS PARISIENS. Photo © Gaël Maleux

BOIRE & MANGER AU THÉÂTRE

Le resto
DU PUBLIC



LE RESTAURANT

est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (dernière commande à 19h30) et après les spectacles les mercredis, vendredis et les samedis.

LE CHEF VOUS PROPOSE :

Les tapas

Le choix de 3 tapas à 17€
Le choix de 5 tapas à 20€

Le menu

en tout (35€) ou en partie

Attention : Nous sommes limités à 60 couverts par service.

RÉSERVATION CONSEILLÉE
AU 02 724 24 44

Découvrez la carte et les menus
du mois sur notre site internet
www.theatrepublic.be/restaurants



NOUVEAU : LES PLANCHES

est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (de 18h30 à 20h00), les mercredis (de 18h00 à 18h30) et après les spectacles (du mardi au dimanche).

Assortiment à 15€ ou 20€



LE BAR

est ouvert avant et après les spectacles.

L'Instant Champagne,
with *Vitalie Taittinger*.



Infos & Réservations
02 724 24 44 - theatrepublic.be

  @theatrepublic